

DANIEL CARRIÈRE

À l'épreuve du doute,  
de la violence,  
et de la solidarité

Itinéraires méditerranéens  
entre la France et l'Algérie

Daniel Carrière

# À l'épreuve du doute, de la violence, et de la solidarité

Itinéraires méditerranéens  
entre la France et l'Algérie

*Préface d'Alain Gillette*  
*Postface de Philippe San Marco*

***Le Publieur***

## AVANT PROPOS

« Lorsqu'on rêve tout seul, ce n'est qu'un rêve alors que lorsqu'on rêve à plusieurs c'est déjà une réalité. L'utopie partagée, c'est le ressort de l'Histoire. » Don Helder Camara – Evêque brésilien (1909-1999)

Les êtres attribuent souvent à l'enfance la source de tous leurs maux et de leurs espérances. Ceux qui ont charge de réparer les dégâts ou les troubles rencontrés dans la vie s'emploient à reconstituer les diverses faces de la conscience de leurs patients. Ainsi n'hésitent-ils pas à prescrire une thérapie plus ou moins longue. Si, celle-ci vient à bout de certaines blessures, parfois au prix de méthodes controversées, il est difficile de déceler dans ces « guérisons » les parts respectives de « l'inné » et de « l'acquis » ou d'inscrire celles-ci dans le parcours des individus concernés. Pour avoir eu la chance d'esquiver le plus souvent les chocs que j'ai subi dans ma vie et pour m'être enrichi de certaines de leurs conséquences, je me devais d'en apporter le témoignage.

Après l'arrestation, puis la disparition tragique de mon grand-père en 1944, j'étais loin d'imaginer qu'allait s'installer en moi des manières de voir et de faire qui orienteraient et inscriraient mes pas d'adolescent puis d'adulte dans un parcours fortement déterminé par la fécondité de certaines rencontres et par des situations extraordinaires. Je pouvais encore moins imaginer que la décolonisation, la guerre d'indépendance et le développement de l'Algérie seraient au centre de mon existence comme ce fut le cas, bien souvent à leur corps défendant, pour beaucoup de mes contemporains.

Mon arrivée de province à Paris pour y faire des études coïncida avec le début des hostilités en Algérie du 1<sup>er</sup> novembre 1954. En même temps que je prenais conscience de la question algérienne, j'investissais mes premiers engagements sociaux. Deux années plus tard démarraient ma vie professionnelle et la construction d'une famille. Bousculé par mes premiers rapports au monde du travail et à celui de l'habitat, je me lançais dans diverses expériences personnelles et collectives. C'est au cours de l'été 1963 qu'avec mon épouse et nos trois premiers enfants nous nous installions d'abord à Oran pour nous rendre à Alger trois ans après. Ma famille regagnait la France à l'automne 1969 alors que de mon côté, après bien des aventures, je n'effectuais ce retour définitif qu'à l'automne 1971. De 1972 à 1984, la vie professionnelle me conduisit à accomplir, à partir de Drancy où nous habitons, plusieurs missions à caractère international notamment dans le Maghreb et plus particulièrement en Algérie. De Marseille où nous devions nous installer en 1976, celles-ci se poursuivirent encore pendant huit ans.

Ainsi les années 1970 et 1971 furent-elles un tournant dans mes rapports avec l'Algérie et une charnière évidente de mon existence. Ce livre vise à décrypter les lignes de forces qui ont précédé cette période, pour s'intéresser ensuite à celle qui l'a suivie. Elles ont souvent été le résultat de circonstances et de rencontres peu banales qui me donnent aujourd'hui l'occasion de rendre hommage à certains de ceux de mes amis, supérieurs et collaborateurs vivants ou disparus qui m'ont aidé par leur confiance et leur accompagnement à trouver les voies que je devais emprunter dans la vie.

Ce livre n'aurait pu être écrit sans tous les encouragements qui m'ont été donnés par celles et ceux qui m'ont accompagné de leur amitié, de leur conseil. Ils ont souvent été cités directement dans le texte ou dans la bibliographie. Connus ou inconnus, qu'ils trouvent ici l'expression de toute ma reconnaissance. Que ceux que j'aurais oubliés veuillent bien me le pardonner.

Je tiens à remercier particulièrement mes amis Alain Gillette et Philippe San Marco d'avoir bien voulu préfacer et postfacer mon livre.

Enfin je veux exprimer toute ma gratitude et toute mon estime à Marie-Laure Gérin pour avoir relu et corrigé mon manuscrit avec son talent habituel, et la même écoute que j'ai partagée avec elle pendant une décennie au sein de la mission régionale que nous avons effectuée en direction de l'immigration.

Mes remerciements fraternels s'adressent aussi à mes amis et en particulier à Marc Écrement pour avoir corrigé et enrichi la nouvelle édition.

## CHAPITRE 1

### LE CHOC ET LES DANGERS DE L'OMBRE.

Le récit qui va suivre n'est pas une fiction. Il a été écrit à la fin de l'année 1971 pour en restituer dans le détail les circonstances et pour pouvoir témoigner de cette aventure peu commune.

#### **Première séquence : du 24 février au 2 mars 1970**

Aujourd'hui, mon activité s'est déroulée au Palais des Expositions d'Alger en cours de construction à Bordj el Kiffan, où j'assure comme tous les mardis, la coordination du chantier entre une mission d'assistance technique chinoise et une vingtaine d'entreprises algériennes et françaises. Nous sommes le 24 février 1970. Après avoir commencé cette journée à 5 heures, je reviens vers 19 heures au Bureau d'Études et de Réalisations Algériennes -Beral-, coopérative algérienne, dont je suis le directeur depuis 1966. Hachemi Bounini, tout nouveau secrétaire général, est encore là. Depuis quelques semaines, il me seconde et j'apprécie de ne plus avoir sur mes épaules tout le poids de la gestion de notre équipe. En attendant que celui-ci ait trouvé un logement, je lui ai offert l'hospitalité dans notre appartement d'Hydra sur les hauteurs d'Alger, où depuis quelques mois je vis seul car mon épouse et nos quatre enfants sont rentrés en France où je dois les rejoindre dans quelques mois. Ce soir, je n'ai guère de courage pour me remettre au travail et nous décidons de rejoindre mon domicile.

Vers 20 heures, nous achetons quelques provisions chez l'épicier mozabite qui habite au rez-de-chaussée de notre immeuble. Puis nous nous engageons dans l'escalier qui mène à mon appartement au premier

éage. Nous sommes suivis par trois hommes en civil qui ne me laissent pas le temps de fermer la porte de l'appartement où ils pénètrent en m'interpellant par mon nom. « Police » me dit l'un d'eux. Je ne comprends pas et suis interloqué. Mon collègue s'interpose immédiatement :

— Quelle police ? leur demande-t-il,

— Qui êtes-vous ? lui répond l'un des policiers.

— Je suis un ancien officier de l'Armée Nationale Populaire.

À ces mots, deux des policiers l'entraînent dans la salle de séjour, où je les entends discuter et passer un coup de téléphone. Pendant ce temps, le troisième homme resté avec moi dans le vestibule s'assure que je ne porte ni arme, ni couteau... Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive et la peur me gagne subitement.

Le conciliabule terminé dans la salle de séjour, celui qui semble être le chef ordonne d'un ton ferme :

— Vous nous suivez. Votre appartement sera gardé. Nous avons quelques questions à vous poser et nous vous ramènerons.

Que puis-je dire ? Pourquoi cette interpellation ? L'injonction ne laisse pas de place à un commentaire et je ne peux que m'interroger en silence. Peut-être veut-on m'entendre sur quelques affaires de marchés d'entreprises concernant un des chantiers conduits par notre bureau d'étude ? Suis-je victime d'une erreur ? Ai-je commis une faute à mon insu ?

Que c'est pénible d'être dans l'incertitude et de subir l'événement sans comprendre. Je n'ai pas la force d'objecter et de réagir. Je suis comme paralysé et contrairement à mon tempérament, en cet instant, je ne suis pas en l'état de me rebeller. Seul un vieux réflexe me dit qu'il faut avoir confiance en respectant les hommes que j'ai en face de moi tout en espérant qu'un courant humain passera entre nous. Dans ce genre de situation, je m'efforce d'être poli et d'être attentif : ne rien faire qui contrarie mes interlocuteurs.

Nous voilà sur la place centrale d'Hydra où j'ai l'impression que les passants s'interrogent. Une 403 Peugeot noire nous attend avec un chauffeur. Nous sommes trois à l'arrière. Après avoir roulé environ 500 mètres, on me demande de mettre mon mouchoir en bandeau sur mes yeux et de me coucher sur les genoux de l'un des policiers qui se trouvent à mes côtés. Où allons-nous ? Je ne sais pas. Manifestement on ne tient pas à ce que je le sache. Petit à petit j'acquiers la conviction que je suis entre les mains de la Sécurité Militaire, service du renseignement redouté, dont on parle le plus souvent à demi-mot à Alger. Pour calmer l'angoisse

qui m'étreint et comme pour me rassurer, je me répète qu'il ne s'agit que d'un malentendu et qu'il faut avoir confiance... Je trouve cependant le temps long parce que je suis dans le noir, en position inconfortable au fond d'une voiture dont j'ignore la destination. Au début du trajet, j'essaie de deviner aux tournants et aux secousses de la voiture la direction que nous prenons. Puis j'y renonce me laissant aller. Je n'ai d'autre choix que d'attendre.

La voiture s'arrête. Tiens! Nous voilà arrivés, mais pourquoi ne m'enlève-t-on pas mon bandeau!

— Attention, en descendant de la voiture, me dit une voix. Tenez mon bras et laissez-vous guider.

— J'ai du mal à marcher. Excusez-moi!

— N'ayez pas peur! me répond la voix.

Portes métalliques. Où sommes-nous? Les bruits sont amplifiés et résonnent au plus profond de moi. Toujours les yeux bandés, mon gardien m'immobilise au milieu d'une pièce dans laquelle coule de l'eau. Pourquoi cette eau coule-t-elle? Est que l'on essaye de m'impressionner?... Je suis fatigué et recommence à avoir peur... Comment rester immobile et debout dans le noir?... Je suppose qu'il y a un garde non loin de moi... Mais où suis-je? Des portes métalliques que l'on ferme retentissent, des pas précipités et des ordres brefs se font entendre. Cette fois j'en suis sûr, je suis entre les mains de la Sécurité Militaire.

Au milieu de ce vacarme, je devine une présence à mes côtés:

— Comment vous appelez-vous?

— Votre adresse?

Puis on me fouille. Toutes mes poches sont vidées.

— Votre alliance?

Que c'est dur de donner ce petit anneau qui représente tant de choses dans ma vie!

— Votre cravate et votre ceinture?

On enlève les lacets de mes chaussures. Mais que me veut-on?

Tiens, on ne m'a pas enlevé ma montre!

Toujours les yeux bandés on m'entraîne par le bras, mais où? On m'a fait certainement entrer dans un bureau. On m'assied et j'attends.

— Vous êtes Monsieur Daniel Carrière? me dit une voix après un long silence,

— Oui...

On m'interroge sur mon état civil. Puis:

— Vous connaissez Monsieur Kam Phet?

C'est un éclair : s'esquisse une raison de mon interpellation. Depuis 1967, notre bureau menait une mission d'étude et de coordination pour l'agrandissement des bâtiments du ministère de la justice. Sur ce chantier, travaillaient d'anciens détenus de droit commun qui bénéficiaient d'un régime de détention un peu amélioré. Un certain Kam Phet, détenu et architecte y avait participé, en tant que tel, sur proposition du ministère de la justice. Or, notre bureau d'études avait été brutalement évincé de cette maîtrise d'œuvre, sur manigances de ce monsieur Kam Phet, pour des raisons que nous n'avions pas élucidées.

J'avais appris quelques jours auparavant par le journal « Le Monde » qu'une souricière avait été mise en place au domicile de cet architecte. Cette souricière avait amené à l'arrestation d'un certain docteur Dalmais, soupçonné d'espionnage par la sécurité militaire algérienne. Mon arrestation par la sécurité militaire est donc probablement liée à cet homme. En vérité, le mystère s'épaissit. Après un bref temps d'interrogations silencieuses, je réponds :

— Oui je le connais...

— Où l'avez-vous connu ? poursuit la voix qui m'interroge certainement en présence d'autres personnes.

— Au ministère de la Justice d'où il a fait évincer, en tant que maître d'œuvre de la construction du nouveau ministère, le bureau d'études que je dirige, le Beral, alors que lui-même était détenu.

— L'aviez-vous déjà rencontré avant ?

— Non, je le connaissais que de nom et j'ignorais les raisons pour lesquelles il était détenu.

Un long silence puis la voix reprend :

— Connaissez-vous Carrière Eugène ?

— Non, je sais seulement que j'ai des homonymes à Alger, mais je n'en connais qu'un qui est le représentant à la Société Hamelle Afrique, que j'ai eu l'occasion de rencontrer sur les chantiers,

Nouveau silence puis :

— À qui est adressée la lettre que vous aviez dans la poche ?

— C'est une lettre entamée que je comptais terminer ce soir pour mon épouse.

Silence entrecoupé de papier que l'on déplie.

— Monsieur Carrière, j'écris un certain nombre de questions sur une feuille de papier, auxquelles vous voudrez bien répondre avec le plus de précisions possible. C'est important pour vous, Monsieur Carrière. Surtout expliquez bien les circonstances de votre rencontre avec Kam Phet.

Puis, quelqu'un me tire par le bras et me voilà une nouvelle fois entraîné, je ne sais où, toujours les yeux bandés. À la prévenance dont on fait preuve pour ma démarche hésitante, je reprends confiance. Portes métalliques qui s'ouvrent et se ferment. On m'enlève enfin mon bandeau. Je suis dans une cellule et le garde en arme qui m'accompagne me tend des feuillets et un crayon bille ainsi que la liste des questions qui me sont posées.

Dès que la porte de la cellule se referme sur moi, je me presse de prendre connaissance du contenu des questions : Donnez tous les renseignements sur votre état civil ; vos activités scolaires primaires, secondaires et d'enseignement supérieur ? Vos activités politiques et syndicales ou religieuses avant votre venue en Algérie ? Vos activités professionnelles et extra-professionnelles depuis que vous êtes en Algérie ? Les relations qui vous ont fait venir en Algérie, avec des Algériens, avec des Européens ? Connaissez-vous des personnalités algériennes ? Lesquelles ? Je mesure à quel point répondre à ce questionnaire va me demander un gros effort. Il convient que je me mette rapidement à sa rédaction car celle-ci sera longue d'autant que je n'ai d'autres possibilités que d'écrire en m'appuyant sur mes genoux !!

J'écris. Comme c'est difficile de se souvenir de façon rationnelle des dates et des faits. Il faut à tout prix que je me souviene pour ne rien cacher qui puisse avoir de l'importance. Je ne vois en effet que la franchise pour m'en sortir. Faut-il que j'évoque mes activités antérieures à ma venue en Algérie concernant ma participation à un réseau de soutien pour l'indépendance de ce pays ? Jusqu'à maintenant je me défendais d'en parler tant auprès des miens et de tous mes amis algériens. Je décide d'aller jusqu'au bout de la vérité malgré l'impudeur de l'étalage de ma vie. Comment expliquer autrement les aléas de mon parcours sans cette pleine transparence ? J'écris.

Quelqu'un regarde par le guichet de la porte. La porte s'ouvre :

— Sortez, me dit un civil en me remettant le bandeau.

— Je n'ai pas fini de répondre au questionnaire.

— Cela n'a pas d'importance, me dit mon interlocuteur en me guidant.

On marche, sans que je puisse comprendre où l'on m'emmène. Et toujours les bruits de portes métalliques...

— Faites attention à la marche, me dit mon accompagnateur en posant ma main sur la rampe d'un escalier. Vous pouvez monter.

Où suis-je donc ? Que les bruits sont effrayants quand on n'y voit pas et que les lieux vous sont inconnus. Nouvelle porte, puis on me laisse

debout dans une pièce. Silence. Il y a certainement du monde autour de moi je le sens.

— Tu t'appelles Carrière? Quel est ton prénom? Où habites-tu? me demande rudement à plusieurs voix des hommes à qui je dois répondre. L'un d'eux poursuit :

— Tu connais Kam Phet? Comment l'as-tu connu?

Les questions se succèdent rapidement. Chaque réponse renvoie une interrogation. Je tente de sortir un peu de ce cercle vicieux :

— Je n'ai rien à cacher. Monsieur Kam Phet, alors détenu pour des raisons que j'ignore, a été pressenti par des collaborateurs du ministre de la Justice pour participer, en tant qu'architecte, à la construction du nouveau ministère. Le Beral, qui assumait la maîtrise d'œuvre de ce chantier, depuis décembre 1967, avait estimé qu'une collaboration de Kam Phet ne pouvait que renforcer les moyens pour une bonne réalisation de cet ouvrage à plus d'un titre délicat. Or, Kam Phet s'est employé en quelques semaines à nous faire évincer par le Directeur des Magasins Généraux du Ministère en mars 1969.

— Pourquoi Kam Phet a-t-il cherché l'éviction du Beral? me demande une voix sur un ton moins agressif,

— Avec mes collègues, nous avons pensé qu'il avait cherché à améliorer ses conditions de détention en se faisant bien voir.

— Kam Phet est-il un bon architecte?

— C'est indéniablement un artiste. Il a un bon coup de patte, mais il ne connaît pas grand-chose aux problèmes des structures en béton armé et à la coordination de chantiers.

— Tu prétends qu'il ne connaît pas son métier?

— Nous connaissons mieux que lui les problèmes techniques qui relèvent de notre savoir-faire. Encore une fois nous étions prêts à avoir une collaboration avec lui, mais il n'en a pas voulu certainement pour les raisons que je viens d'indiquer.

— Tu savais les liens qu'il avait avec le directeur du Ministère?

— Il est certain que le directeur n'a rien fait pour empêcher notre éviction.

— Mais tu connaissais leurs liens? insiste la voix.

— Non, car je ne connaissais ces deux hommes qu'au travers de mes rapports professionnels et nos rencontres de chantier qui n'avaient lieu qu'une ou deux fois par semaine?

— Tu connaissais le ministre Mohamed Bedjaoui?

— Oui. Je le rencontrais très souvent au cours des réunions de chantier qu'il suivait de très près.

## LE CHOC ET LES DANGERS DE L'OMBRE

— Comment es-tu venu en Algérie?

— Pour diriger le chantier résorption du bidonville des Planteurs à Oran en 1963.

— Pourquoi es-tu resté?

Pour m'expliquer je n'ai pas d'autres solutions que de raconter l'histoire du Beral.

Puis l'interrogatoire reprend :

— Ta secrétaire qui est-elle? Comment est-elle? Qui tient le fichier du personnel à ton bureau? Qui a la clé des classeurs?...

Les questions se succèdent à un rythme rapide et parfois brutal. J'ai peur de me tromper dans mes réponses tellement je ressens la fatigue. Combien y a-t-il d'hommes autour de moi pour m'interroger? Je suis toujours debout les yeux bandés. Des coups de téléphone viennent de temps en temps couper l'interrogatoire. Depuis combien de temps cela dure-t-il? Je suis de plus en plus déboussolé et je sens mes capacités s'amoindrir.

— On te rappellera. Tâches de te souvenir de ce que tu n'as pas voulu nous dire, Carrière, et ne nous racontes pas de blagues. Les gars comme toi on a les moyens de les faire parler. Souviens-toi bien de tes rapports avec Kam Phet et avec ton service, me dit la voix la plus autoritaire.

On m'entraîne par le bras. Que veulent dire ces menaces? Et dire que je ne peux pas voir mes interrogateurs en face. Que c'est dur de ne pas pouvoir regarder droit dans les yeux. De quel service me parle-t-on? Comment vais-je pouvoir tenir?

Je sors de la pièce et je suis dans un couloir. On me fait entrer dans une autre pièce et l'on m'enlève le bandeau. Je suis dans un labo photo et doit me soumettre à une séance de photos de face et de profil. La lumière des projecteurs me fait mal aux yeux. On me remet le bandeau. On m'entraîne. Bruits de porte métalliques qui résonnent lugubrement. Escalier...

— Vous avez mal à la jambe? s'inquiète mon accompagnateur.

Que c'est bon dans un tel moment de sentir un peu d'humanité à côté de soi.

— Tenez-vous à moi, vous ne risquez rien!

— Merci...

Oh voix inconnue, que j'aimerais te le dire avec les yeux, car cela fait tellement de bien de t'entendre après cet éprouvant interrogatoire!

Les portes métalliques se succèdent... On m'enlève le bandeau en me demandant de ne pas me retourner. Puis la porte se ferme. Me voilà

de nouveau devant mes papiers et mon crayon bille. Il faut que j'écrive. J'ai de la peine à me concentrer car les questions se bousculent dans ma tête. Qu'est ce qui m'arrive?...

On vient à nouveau me rechercher. Bandeau. La fatigue se mêle à la peur. Est-ce que l'on va à nouveau recommencer l'interrogatoire. Tiens, on ne prend pas l'escalier! Où allons-nous?

Je suis dans une pièce. On m'assied. On m'enlève le bandeau. Un homme est à son bureau et devant lui mes objets personnels. Je cherche des yeux mon alliance. Elle est là. État civil, machine à écrire et inventaire de mes affaires. L'homme prend mes empreintes digitales. Observant mes cigarettes, je me risque:

— Ah! mes cigarettes. Est-ce que je peux fumer?

— Oui, mais je ne peux vous laisser les deux paquets et puis pas d'allumettes. Si vous avez besoin de cigarettes, on vous apportera au fur et à mesure celles qui sont là. Le tout est dans cette enveloppe.

Que c'est bon de fumer! J'ai soif. On m'apporte à boire. Je sens que la nuit risque d'être longue! Je n'ai pas faim, mais il faut que je mange un peu pour tenir le coup. Je demande aussi poliment que possible un morceau de pain. L'homme me répond:

— On va vous apporter quelque chose dans votre cellule.

— Merci.

Ils sont deux maintenant. On me bande les yeux. Mains qui vous entraînent. Toilettes. On m'enlève le bandeau. C'est la pièce où je me suis affolé en arrivant. L'eau coule dans le lavabo collectif et des W-C. Je me lave le visage. Que l'eau est bonne! Je reprends confiance. Le soldat en arme qui me garde ne me fait plus peur. Il a l'air triste de faire son métier. Il me bande les yeux à nouveau. Direction la cellule.

Je recommence à écrire et lorsque, par le guichet, on me passe un sandwich avec une omelette, je ne sais comment remercier celui qui me l'apporte. Confiance... Je mange et contemple mon univers. C'est une cellule de 2,40 m de long et 1,30 de large. Le carrelage est jaune crème. La porte est métallique avec un guichet carré de 20 centimètres que l'on obstrue par un volet chaque fois probablement que passe un détenu dans le couloir. L'éclairage est assuré par une ampoule électrique logée dans une niche grillagée au-dessus de la porte. Cette dernière fait office de trou d'aération. Un bas flanc en bois est recouvert d'une pailleuse trouée et douteuse, d'où s'échappent des brins et des bourrelets de paille. Une couverture rêche de l'armée complète le tout. L'ensemble n'est pas propre. Ce sont surtout les tâches de sang séchées dans un angle de la cellule qui

m'impressionne. Aux murs, des inscriptions expriment la peur et l'angoisse de leurs auteurs. Il ne faut pas cependant que je désespère. Il faut écrire. Peut-être va-t-on bientôt venir me chercher? J'ai déjà rempli six pages d'une écriture fine de peur de ne pas avoir assez de papiers...

On vient... Je finis par m'habituer au rite du bandeau! Le bruit des portes métalliques me devient familier. L'escalier m'attend... Que c'est dur de savoir que l'interrogatoire va recommencer! On me fait entrer dans une pièce où j'entends une injonction « couche-toi! ». Debout j'attends les yeux bandés et la voix autoritaire qui m'a tout à l'heure mis en garde dit:

— Carrière, répète-nous ce que tu as dit tout à l'heure concernant Kam Phet!

Je répète. J'ai le pressentiment qu'une tierce personne est dans la pièce. Cette idée ne me dérange pas.

— Tu savais que Kam Phet faisait autre chose? insiste la voix

— Non je ne le connais pas beaucoup et nous avons eu des contacts seulement pendant un mois environ sur le chantier du ministère de la Justice.

— Attention à toi Carrière de nous dire toute la vérité!

— Je n'ai rien à cacher, et, dans ma vie, j'ai toujours aimé dire la vérité.

On m'entraîne hors de la pièce et une fois la porte fermée une voix calme m'interroge:

— Carrière, combien as-tu sur ton compte en banque?

Quelle question? Je n'y comprends rien et réponds:

— J'ai environ 200 DA à la Banque Nationale Algérienne, mais j'ai aussi de l'argent bloqué en compte-courant au Beral que je laisse pour faciliter la trésorerie de notre bureau d'études.

— C'est tout!

— Oui.

Je redescends l'escalier... La cellule... J'écris... On revient me chercher... Bandeau... Escalier... Je m'habitue. J'ai moins peur. La familiarité des sons finit par me rassurer. Me voilà de nouveau debout dans une pièce où j'en suis sûr, il y a du monde. On m'enlève le bandeau et je me trouve en face d'un lit où est allongé Kam Phet entouré de six ou sept hommes.

— Tu connais cet homme, Carrière?

C'est la voix autoritaire de tout à l'heure. Maintenant je vois l'homme et ce n'est plus la même angoisse qui m'étreint.

— Oui c'est Monsieur Kam Phet.

Kam Phet a le visage tuméfié. C'est dur de voir cet homme que j'ai vu pour la dernière fois si sûr de lui, sans lunettes et allongé dans cet état.

— Kam Phet répète, nous, ce que tu nous as dit, reprend l'homme qui mène l'interrogatoire.

Sans hésiter Kam Phet enchaîne :

— Carrière fait partie du groupe des trois qui comprend Lucioni, Picco et lui. Ils appartiennent au Service.

Je ne comprends pas. Sur le chantier du Ministère de la Justice, Lucioni est l'ingénieur-conseil en électricité et Picco est l'ingénieur du Bureau de contrôle Veritas. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Il ajoute :

— Carrière est le financier du groupe.

Je suis abasourdi...

— Alors, Carrière qu'as-tu à dire ? me lance l'homme qui interroge. Que répondre devant de telles accusations ?

— Ce n'est pas possible ! Mais qu'est-ce que toute cette histoire ?

— Ceci veut dire que tu fais partie du SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage français), dont tu es le responsable financier en Algérie.

— Mais c'est incroyable ! Kam Phet, comment pouvez-vous m'accuser de la sorte ?...

Je suis à bout et je me mets à pleurer tellement je suis submergé par l'énormité de l'accusation et du mensonge.

L'interrogatoire se poursuit avec insistance :

— Kam Phet ne nous raconte pas non plus des histoires !

Il persiste.

— Je jure que Carrière fait partie du groupe des trois.

J'essaye de reprendre mes esprits et implore Kam Phet :

— Vous ne pouvez pas à ce point m'en vouloir... Nous avons essayé sur le chantier du ministère de vous comprendre et maintenant vous m'accusez et cherchez à « bousiller » les miens et toute l'équipe du Beral. Je vous en prie, Kam Phet, dites la vérité !

Un homme frappe Kam Phet en lui disant :

— Tu vois bien que tu nous mens !

Devant son silence, il est à nouveau frappé. C'en est trop pour moi. Malgré la monstruosité de son accusation, je ne peux admettre qu'on le frappe. Je le regarde droit dans les yeux et lui dis avec force :

— Kam Phet vous ne pouvez pas à ce point mentir !

Il me regarde tristement. Puis un silence...

L'homme qui l'interroge reprend avec une voix dure :

— Alors Kam Phet tu vois bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Parle! Comment as-tu su que Carrière faisait partie du Service?

— C'est Du Bernard qui me l'a dit et qui m'a mis en gardes sur le groupe des trois. Il m'a précisé que Carrière était le financier.

On frappe à nouveau Kam Phet. Je ne peux plus le supporter... Je m'écrie en direction de celui qui mène l'interrogatoire :

— Arrêtez, je vous en prie!

Apparemment surpris, l'homme me dit :

— Tu te laisses accuser, Carrière?

— Non. Ce que dit Kam Phet est monstrueux. Je ne connais pas Du Bernard. Pourquoi essaye-t-on de me « bousiller »? Renseignez-vous partout sur mon compte en Algérie et en France. J'ai toujours aimé la vérité et la justice. J'ai toujours agi dans cette perspective. Je peux vous expliquer encore dans le détail dans quelles circonstances j'ai connu Kam Phet.

Puis m'adressant à Kam Phet :

— J'ai essayé de comprendre votre situation, malgré la manière dont vous vous y êtes pris pour évincer le Beral du chantier du Ministère de la Justice. Mes compagnons et moi avons agi avec pour objectif de respecter la condition humaine et particulièrement en considération de votre situation de détenu. Je vous supplie de revenir sur vos accusations qui vous le savez bien ne sont que mensonges

On le frappe encore. Je me tourne vers un des hommes vêtus d'un pardessus, qui doit avoir mon âge, et qui me semble le plus posé des occupants de la pièce dont je suppose qu'il est leur responsable. Son visage est placide et, dans cette atmosphère de violence, je perçois comme un éclair de sympathie entre nous. Il fait signe aux autres de mettre un terme aux frappes sur Kam Phet et il est emmené hors de la pièce. L'homme au pardessus vient à moi et me demande calmement :

— Pourquoi avez-vous demandé que l'on arrête de le frapper?

— C'est plus fort que moi. Je n'ai jamais accepté la violence. Quand j'étais jeune la Gestapo a emmené devant moi mon grand-père et il est mort quelques jours après sous la torture.

— Mais nous aussi nous avons vécu ces moments. commente-t-il durement.

— Je le sais et je ne l'ai pas accepté en son temps.

— Vous rendez vous compte, Carrière, que c'est vous qui êtes maintenant l'accusé?

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE d'Alain Gillette .....	7
AVANT PROPOS.....	9

### CHAPITRE 1 LE CHOC ET LES DANGERS DE L'OMBRE

Première séquence: du 24 février au 2 mars 1970 .....	11
Seconde séquence: du 3 mars au 6 mars 1970 .....	31
Troisième séquence: du 6 au 7 mars 1970 .....	32
Quatrième séquence: du 8 mars à novembre de 1970 .....	34
Cinquième séquence: d'avril à octobre 1971 .....	36
Sixième séquence: de novembre 1971 à avril 1972 .....	38
Septième séquence: Entre 1972 à 1984 .....	38
Épilogue: 10 ans après le choc .....	39

### CHAPITRE 2 QUAND REMONTE LE TEMPS

L'enfance au lendemain de la guerre .....	41
Le petit carnet et ses jardins secrets.....	46
Le départ de la maison: un tournant en 1950 .....	49
Les premiers pas à Paris: octobre 1954 à septembre 1956.....	56
L'entrée dans la vie professionnelle et familiale: 1956-1957 ...	64

<b>La vie militante et ses contraintes: 1954-1963</b> . . . . .	71
<b>Les nouvelles orientations professionnelles: juin 1959</b> . . . . .	73

CHAPITRE 3  
GUERRE COLONIALE ET L'ALGÉRIE

<b>En tâtonnant pour comprendre l'Algérie coloniale</b> . . . . .	83
<b>Premiers engagements pour la paix de 1955 à 1958</b> . . . . .	85
<b>Une guerre qui ne dit pas son nom 1954-1962</b> . . . . .	98
<b>La paix tant attendue</b> . . . . .	131
<b>Franchir une étape supplémentaire pour comprendre</b> . . . . .	135

CHAPITRE 4  
PAIX ET ALGÉRIE INDÉPENDANTE

<b>Pourquoi suis-je allé en Algérie en 1963?</b> . . . . .	137
<b>Premier pas en Algérie</b> . . . . .	138
<b>Une coopérative algérienne d'étude prend le relais</b> . . . . .	154
<b>Le 19 juin 1965 à Oran</b> . . . . .	161
<b>L'algérianisation du Beral en février 1966</b> . . . . .	165
<b>Les évolutions du Beral</b> . . . . .	185
<b>Vers quel avenir?</b> . . . . .	185

CHAPITRE 5  
QUAND S'ÉCOULE LE TEMPS

<b>Retour en France et le refus de la facilité</b> . . . . .	189
<b>L'implication dans de nouvelles actions</b> . . . . .	200
<b>La nouvelle donne de 1973 et de 1974</b> . . . . .	209
<b>Pour une coopération méditerranéenne</b> . . . . .	211
<b>Le démarrage d'Échanges Méditerranée</b> . . . . .	214
<b>Le développement des actions à partir de 1978</b> . . . . .	218
<b>L'évolution des relations franco-algériennes</b> . . . . .	253
<b>La coopération internationale décentralisée</b> . . . . .	255
<b>Un nouveau tournant en 1984</b> . . . . .	256

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 6  
EN GUISE DE CONCLUSIONS

<b>Le doute</b> .....	259
<b>La violence</b> .....	262
<b>La solidarité</b> .....	264
POSTFACE de Philippe San Marco .....	267
BIBLIOGRAPHIE .....	269
INDEX DES PERSONNES CITÉES .....	277
LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS .....	287
ANNEXES .....	295